MAIL EDITION.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 28 MAI 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 28 MAI 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes suites et Locations, etc. qui se soldent au prix du 1 de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

L'Infante Eulalie.

Il n'y a pas trois jours, un ancien farouche républicain d'outre-Atlantique, devenu un fougueux monarchiste, depuis qu'il habite une république, lisait avec étonnement le récit des ovations dont l'infante Eulalie est ce moment l'objet à Washington et à New York, et il s'écriait avec une indignation légèrement comique : "Les voilà bien, ces républicains, ces démocrates! partout les mêmes! ne rêvant, ne parlant qu'égalité; honnissant les distinctions, les titres! Et quand par hasard, il leur tombe sous la main, un prince ou une princesse, ils s'en engouent, ils en raffolent; ils ne savent qu'inventer pour les honorer, pour les festoyer. Ce sont des courbettes et des salamalecs à n'en pas finir."

Eh bien, oui, cela est vrai. Les républiques ont cette faiblesse. D'abord, parce qu'elles sont des démocraties, elles de ce svelent pas précisément obligées d'être impolies. On peut être né dans une arrière-boutique et savoir, de la meilleure grâce du monde, rendre hommage à ceux qui sont nés dans un palais. Le temps est passé où l'on s'imaginait que le dépaillé était une vertu démocratique, où la naissance passait pour un crime. Depuis que la République a conquis le droit de bourgeoisie et dispute le pavé à tout le monde, elle ne doit avoir peur de rayer ce qui lui reste de son ancien droit ni déshonorant. Cela, après tout, ne l'engage à rien.

Il y a une chose que la démocratie n'a jamais rénsé et ne réussira jamais à détruire; c'est le cœur humain, avec ses petites faiblesses, ses petites vanités, mêmes pour la gloire et des distinctions. Les Etats-Unis sont incontestablement la patrie de l'égalité; elle y est poussée à outrance; elle y sert trop souvent, plutôt à ravaler les supériorités légitimes, qu'à relever les infériorités naturelles. Ne sont-ils pas cependant, et par excellence, le pays du panache, des décorations tapageuses, de la quincaillerie, de la verroterie de la vanité? Chassez le naturel; il revient au galop. Il y a des milliers d'années que la sagesse des nations l'a dit.

Que si l'homme parvenait à s'affranchir de ces petitesmisères, le compagne de sa vie se chargerait de les raviver constamment en lui; car, quoi qu'on fasse, chez la femme, même en pleine république, il y a toujours eu, il y aura toujours une aristocratie. La nature humaine le veut ainsi, toutes les démocraties du monde n'y changeront rien.

Elles n'ont pas, d'ailleurs, et elle ne peut rien avoir pour mission de détruire ce qui est indestructible, et l'on aurait tort de le leur demander. Leur devoir est ailleurs. Il consiste à réduire à l'impuissance, à l'innocuité, des faiblesses, des prétentions qui, sous d'autres régimes, deviendraient nuisibles, et à les ranger de se tailler dans les oripeaux dont elles se drapent, des privilèges et des prérogatives offensants pour la dignité d'autrui, ou blessants pour ses intérêts.

Qu'importe qu'aujourd'hui vous paradiez fastueusement dans nos rues, chamarré comme un empereur d'Allemagne ou un maréchal de France, si vous êtes condamnés à rentrer demain dans le rang et à retomber dans votre obscurité d'hier.

Cela fait sourire les gens sérieux ; cela satisfait les petits esprits, sans nuire à quoi que ce soit, excepté à la bourse de ceux qui font les frais de ces innocentes exhibitions. C'est, en définitive, une soupape de sûreté qui prévient les violentes explosions de la vanité et de l'ambition.

La véritable égalité y trouve finalement son compte et une plus grande sécurité pour l'avenir.

Ne nous offusquons donc pas ridiculement, d'une façon malséante, des honneurs que l'on rend à une jeune femme qui n'a pas démérité, à supposer-nous, parce qu'elle est princesse, et qui est une des plus brillantes personnalités d'une nation amie.

Laissons passer respectueusement les cortèges qu'on lui fait; prenons part aux ovations dont elle est l'objet. Saluons-la sur son passage, comme doit le faire tout honnête républicain, tout homme bien élevé, tout galant homme. Notre dignité de citoyens ne déroge pas en agissant de la sorte; nos institutions n'ont pas à en souffrir. Nous n'avons rien à perdre; nous avons tout à y gagner, et notre civilisation, comme notre forme de gouvernement ne peuvent qu'y grandir dans l'estime du monde.

DES BARGAINS

sont offerts, en ces temps, dans tous les genres d'affaires. Avez-vous jamais cherché à saisir le sens du mot "Bargain"? Un bargain véritable serait de faire achat d'un objet quelconque, bon et durable, non à cause de l'infimité de son prix; mais bien, comme l'a dit Webster, parce que ce serait une transaction profitable et donnant satisfaction. De ces transactions satisfaisantes, vous en pourrez conclure, quant à tout ce qui appartient à la musique, chez Junius Hart, rue du Canal 182, un piano surtout, lui qui en possède des fabriques Hardman, Emerson, Newby & Evans, Gilbert, Howard, ainsi que des instruments de premier ordre dans la plus grande collection, et des orgues Story & Clark.

LA CERISE.

Pour les petite enfants, l'armoire mystérieuse
A des tentations.—C'est l'histoire éternelle
Du vieux fruit défendu, toujours mûr en tout [temps,
Pour les petits, hâlés, aimé que pour les grands—
Et quand parfois la perte en demeure entr'ou- [verte,
Le cœur tout palpitant, vite, à la découverte
Ils s'en vont, plus légers qu'une aile d'oiseau.
Et trébuchant d'effroi, lorsque dans le silien
De l'arc pas une planche a craqué, la mauvaise.
Puis, c'est une autre affaire. Il faut, sur une [chaise,
Escalader la place et monter à l'assaut.
On est tout essoufflé. Bon Dieu, quel sombrement!
La chaise était boiteuse! Et frissonnant d'an- [goisse,
On s'accroche où l'on peut. La main frôle se [fraise
Au cœur de la chef. C'est un combat, tient pis!
On ne touchera pas la poudre du mpis;
On lutte corps-à-corps. On est Ajax 'imple.
—Le lenet battant s'écrase! on gémant. La [harpie,
Cette armoire a toujours mentt De moins d'émoi
Plus tard on peut mourir. Le valnqueur reste [coi,
Un instant.... Mien! personne! Oh, l'heure du [succès!
Qui se l'a mvourée! Avec hâte, avec rage,
Les doigts de nacre rose explorent les coffrets
Aux recoins de mystère, arrachent leurs secrets
Aux doulas de velours où dorment des étoiles,
Et s'emplissent enfin, mouchoirs, dans les voiles
De dentelle vaste où nichent des parfums
Avec des souvenirs. J'aimais horde de Runs
Ne fut plus implacable, cacques plus sacrilège.
O les doux malfaiteurs! Et par quel sortilège
Restes-vous donc sacrés, inconsolates cœurs!
.....
Plus tard, quand le dégoût des calices amers
A séché notre lèvre et qu'à la source vive
On vendrait s'abreuver, il faut rester, sauvive
Sans faim, si soif, ni voix, au macabre festin
Où la rire est un rêve, où, sous le front hautain,
La lime du regret grince en usant la vie.
A la droite, Judas; à gauche, Candide;
Chacte et boit maintenant.
.....
Que tentaient, tout enfants, les cotes inexplorées;
Vous, jadis les Colombs des hauts de l'ancêtre,
Revenez au pays; cherchez bien où, peut-être,
Vous sera-t-il donné de pleurer sans douleur,
Vous qui rêa, avec un linceul de pâleur
Sur vos fronts abattus; sans un écho dans l'âme,
Sans une joie au cœur. C'est là qu'est le [diotame.
.....
Sur ce main un instant elle appuya son front
Et se mit à songer. D'un geste doux et prompt,
Elle ferma son livre, et se prunelle sombre
Sur les spectres brumeux qui s'enfoncent dans [l'ombre
Et s'en vont sans retour, se fixa tout à-coup.
Puis elle se leva.—Dans l'homme gîte un loup
Qui s'acharne très à dévorer son âme
Sans cesse renaissante, et, si l'ardeur de l'amo
Du bonheur le fait fuir, il s'en revient fouiller
Le cendre de l'ennui.
.....
Regardez s'effeuiller
Les roses de la bonne en votre être, Madame,
Où vont-elles s éteindre? Où va-t-il, pauvre [femme!
A l'incondable ennui, condrier de ses cours,
Etaire des vivants. Les femmes et les fleurs
Et les femmes aussi, perfide les soleils même,
Se laissent englouvir sans plainte, si blasphème,
Nostalgiques au fin de nuit et de néant.
.....
Dans l'angle d'une chambre, un vieux meuble [bâtu
S'abreuvait de rayons rouiant des météores
C'était blanché Avril. D'invisibles amphores
Répandaient des parfums.—Elle s'arrêta là.
Surprise et le cœur chaud.—Mon Dieu, te [révelle,
Chiffonnier de l'aïeule,la précieuse boîte
Aux souvenirs qu'emplit jadis mainte menette
Fa déchis! Quel vaisseau sous un pareil fardeau
N'eût sombré! Cependant joi, l'âme redeau,
Tu survis au naufrage.—Et sur la planche une
Elle s'agenouilla, remua la cendre
Des mystères frileux de bout de son d'ogrin.
D'a vieux-tu, blanche, ?pave, aile de séraphin
—Ou bien de Cybèle, aile déparaille
Que rappelle de lois l'épaule dépaillé,
Comme une lèvre ardente invoque le retour
Du baiser délirant, quelque chant d'amour
Crée pour elle seule. Une main de pauvre,
Digne de s'ajuster à ce bras dont l'ivoire
Au faronné Romain fit un collier d'un jour;
Une main, gonflée rose aux ruffes l'un pudeur,
Sur un dos de ruban décolorés s'avance
Et, tremblante, frôle, avec ardeur, s'élance.
Un trouvère de repaire à la tentation
Echappe et va ramper vers l'imitation
A ses feuillets entr'ouverts, qu'emplissent d'un- [rêves
Les vieux ors pâlissants et les salutes paroles.
Et les rayons flétris. "Magna res est amor!"
C'est ce que dit le livre; et, comme au son du cor
S'éveille du coursier la frénésie ardente,
Telle, à ce doux appel son âme somnolente
Enfin s tressaillit, farve qu'il se savient
Et sent poindre son aile, alors que le rêtemé-
Les dentelles prises. Et en mais écachalante,
Qu'a-t-on donc qui le rend subitement trem- [blante?
Et quel fantôme étrêt-il le vain embrasement
Qui meurtrit la poitrine? Et pourquoi ton [dremant
Rêver en contemplant cette rouge cerise,
Presque une balle d'air, qui dans ?on doig s [ce est prise,
Fragile et seul débris d'un frais chapeau d'été,
Qui vous seyait fort bien, car vous aviez été,
Vous aujourd'hui si sombre, aimée et triom- [phante,
Madame.—Sentiez-vous ja phaloir dès-l'Enfante,
De ce jour sans nuage, alors que vous étiez
Deux, sous l'ombrelle rose et que vous arrêtiez
Votre course, essoufflée, soit pour chercher la [brise
Ou pour cueillir ces brins d'herbe odorante que
A présent sans conol dans les mêmes sentiers
Ton pas d'ombre, égarée. Du baiser d'égin- [dera,
Repaire de la gent ailée et braconnière,
Le long coqlicot rouge te retint prisonnière
Par les mailles de ses soyeux cheveux.
Et tu te débattais aux doigts griffus de gnoux,
Lutsque sur le gazon la cotjne sanguyrée.
Alors, sûrde détrit de son frêle empyrée,
Rebondit, éveillant les trêves endormis.
Les ailes bâtaïs la prit.... Et tel, tu le remis
Dans sa main sûr ouverte.
.....
Ineffable pénombre,
Aube mystérieuse où se pâmle l'ombre
Du doux fantôme Amour, plus diaphane encor
Que les blanches vapeurs qui prolongent leur essor
Vers l'azur du matin, ou que le spectre rose,
Qui dans l'ombre, au réveil, notre paupière close
De son aile embrumée, ou l'aurore pourpre du soleil
Bâtit vous inonder!
.....
Laisse le fruit vermeil
Retomber de tes doigts. Le temps de la cerise
Est passé sans retour. Souviens-toi, sans révolte,
Des beaux jours effeuillés tout le long du che- [min.
Et des fruits parfumés que naguère ta main
Distraitement cueillait, et qui, sous tes mor- [sures,
Sentaient saigner leurs flancs, allégeaient de bien- [sures.
—Et ton cœur dilaté, vaste coupe d'or fin
Tout-à-coup s'est rempli d'un pourpre et brûlant [vin.
O Souvenir, vendange, à la sombre savane
De notre âme livrée, oui, tu devions Faisrne!
Et ton feu fulgurant englotti les ravons
Du calme sans fond et ses nuit sans passions.

CONSTANT BEAUVAIS.

If you feel weak and all worn out take BROWN'S IRON BITTERS

PIANOS EMERSON.

"Le piano du Sud, fait tout exprès pour le commerce du Sud. Il offre la garantie de résister aux effets du climat. On l'assure contre toute défectuosité de fabrication pendant sept ans. Il possède toutes les améliorations, à pédale sourdissant le son (muffler), pédale de la harpe pour prolonger le son, "rolling fall," etc., etc. Ces pianos sont en bois de rose, en noyer et en acajou; et leurs qualités excellentes ainsi que leurs sous deux leur ont gagné la faveur publique. Le seul agent en Louisiane, dans le Mississipi et dans l'Alabama, est Junius Hart, rue du Canal, 191.

Les Excursions de la compagnie du chemin de fer Louisville & Nashville, le mercredi, jusqu'à Ocean Springs, aller et retour, commenceront le 31 mai, et continueront toute la saison.

C. MARSHALL, JOHN KILKENY,
Surintendant. D. P. A.

La Salsaparelle d'Ayer comme alterratif, tonique, diurétique, dépurative du sang, est la meilleure préparation connue.

Au cercle :

Le vieux M. X.... que tout enfinie, formulait, en ces termes, son dédain des spectacles :

—Moi, je ne vais jamais au théâtre, parce que mes rouflemente empêchent les autres de dormir.

En correctionnelle :

—Avez-vous déjà été condamné?

—Non, mais j'ai été marié deux fois, et j'ai été sanctifié.

—Comment sanctifié?

—Oui : je suis veuf!

Relevé dans un journal du Calvados, cette truculente coquille :

"L'année sera bonne pour les cidres : les pommiers sont partout couverts de boutons magnifiques."

L'esprit d'autrefois :

Frédéric-le-Grand était entré, par droit de conquête, dans une ville catholique; les marguilliers vinrent lui rendre visite pour lui recommander les richesses de leurs églises. "Sire, dirent-ils, veuillez prendre nos douze apôtres comme votre protection."

—Vos apôtres sont-ils de bois? demanda le roi.

—Oui, dirent-ils, d'argent, d'argent massif.

—Tant mieux, car non seulement je les prends sous ma protection, mais je veux les aider à remplir leur mission : il leur a été ordonné de circuler par le monde, ils circuleront.

Cela dit, Frédéric s'empara des statues et les envoya à la Monnaie.

LE

SUPRÊME MENSONGE.

I

On parlait de l'amour et des grands sacrifices qu'il peut inspirer. D'abord, ce thème de conversation avait été traité de façon plaisante; puis, on raconta des aventures plus ou moins tragiques. Et chacun évoqua, à tour de rôle, le souvenir de terribles scènes.

L'un des narrateurs avait fait le récit de ce drame effrayant qu'en quelques lignes un illustre romancier a raconté.

Un mari pénètre chez sa femme au moment où elle vient de recevoir son amant. Celui-ci n'a que le temps de se cacher dans une armoire pratiquée dans la muraille. Mais le mari a tout deviné et, feignant un caprice étrange, il informe sa femme que son intention est de faire boucher l'armoire; il envoie chercher un maçon et, sans plus tarder, celui-ci se met à la besogne. La situation est véritablement poignante. La femme ne va-t-elle pas se jeter aux genoux du mari, avouer sa faute, demander grâce pour celui qui doit être muré vivant? Et l'amant, est-ce qu'il ne va point, quitte à perdre celle qui s'est donnée à lui, sortir, éperdu, terrifié, affolé? Non. Ni la femme ni l'amant ne disent rien. Et l'œuvre implacable se poursuit. Bientôt, les pierres ont bouché l'armoire, et là, derrière ce mur dressé à la hâte, un homme expire dans une agonie épouvantable.

A ce récit, un silence profond avait succédé. Il semblait que chacun prêtât l'oreille comme pour entendre les battements du cœur de ce malheureux, dans sa prison de pierre. Cet ensevelissement d'un vivant, long, cruel, féroce, faisait frémir.

—Avouez qu'il y a peu d'hommes qui pousseraient l'amour au point d'accepter une telle mort! s'écria enfin la jeune comtesse de Marsanne en regardant M. de Saint Hérem.

M. de Saint-Hérem ne répondit point. Et, pourtant, il connaissait aussi, lui, l'histoire d'un homme qui n'avait point reculé devant le sacrifice de sa vie afin de sauver la femme qu'il aimait. Il l'avait tenu dans ses bras, mourant. Il avait entendu de sa bouche déjà presque froide le secret de son amour, mais il avait juré de ne jamais le divulguer, et à ce serment il restait fidèle.

II

M. de Saint-Hérem avait eu un frère, dont il était de beaucoup l'aîné. "Mon petit Georges!" disait-il en parlant de lui. Georges de Saint-Hérem était un tout jeune homme, de belle figure, à l'œil clair, au sourire franc, à l'allure martiale.

Comment aima-t il Mme de Sommerive et comment fut-il aimé d'elle? Je n'ai pas à le dire. Ils s'aimèrent, voilà tout. Quelques rencontres dans le monde, des regards échangés, puis, en dansant, les doigts qui se serrent, les corps qui se pressent, les sourires qui se répondent, les aveux qui échappent dans l'égarement de la valse,—en faut il plus pour que deux êtres se donnent l'un à l'autre? Mme de Sommerive avait été mariée à dix-huit ans à un homme qui avait près de le triple de son âge. Elle avait accepté passivement cette union projetée par ses parents. Quelques années se passèrent, et au moment où Mme de Sommerive connut Georges de Saint Hérem, elle était dans tout l'éclat d'une beauté devant laquelle chacun s'inclinait.

Son mari avait espéré qu'elle aurait de l'amour pour lui. Elle ne l'a! donné jamais que de l'amitié. Alors, une jalousie ardente le dévora. Ne pas réussir à se faire aimer de sa femme était un supplice, mais une rage l'affolait lorsqu'il soupçonnait qu'elle pourrait appartenir à un autre. Il voulut épaiser ses craintes, et il emmena sa femme dans un château qu'il possédait dans l'Isère, au milieu des montagnes. "Nous y passerons un mois," avait il dit. Son intention était d'y rester le plus longtemps possible, d'être là-bas tout seul avec celle pour laquelle il éprouvait une passion folle, de l'arracher à toutes les tentations!....

Il était trop tard : Mme de Sommerive aimait.

Mais elle avait deviné ce qui se passait dans le cœur de son mari. Elle lisait sa passion dans ses yeux, où tout ce qu'il y avait de vie semblait s'être concentré. Et, parfois, elle en éprouvait comme de la peur.....

Le château de Sommerive est situé sur la pente d'une montagne, dans un pays merveilleux. Une forêt sombre l'entoure. Des fenêtres, on a sur la vallée une vue magnifique.

Un soir, Mme de Sommerive s'était un peu éloignée du château. Elle suivait une allée de marronniers. Soudain, un jeune homme se dresse devant elle. Elle pousse un cri étouffé.

—Vous!.... Georges!

—Oui, répondit le jeune homme, moi qui n'ai pu me faire à l'idée de ne plus vous revoir!.... Oh! j'ai lutté, j'ai essayé de vous oublier.... Mais je sens frais trop, et mes efforts ont été vaincus.... Tout, d'ailleurs, semblait vouloir nous réunir; ne sais-je pas, en effet, de ce pays? mon frère et moi n'y avons nous pas notre château? et n'est-ce point le ciel qui vous amenait ici, oh, loin de tous, nous pouvions nous revoir dans la solitude et le mystère!.... Alors, que voulez vous? j'ai quitté Paris, je suis venu près de mon frère, et j'ai attendu avec angoisse l'heure où je vous reverrais, où je vous parlerais.

Mme de Sommerive l'écoutait, charmée. Elle aussi était vaincue d'avance. Elle sentait que sa destinée était d'aimer Georges, d'être à lui, et elle ne la combattit pas. Et elle l'aimait d'autant plus, peut être, qu'ils étaient séparés en apparence par d'insurmontables obstacles, qu'il planait sur leur amour un danger terrible, comme des nuées noires en un ciel d'été.

Ils se revirent. M. de Sommerive passait ces journées à la chasse, apaisé, heureux de savoir sa femme isolée, satisfait de la voir accepter cette retraite presque sauvage sans se plaindre. Georges et Mme de Sommerive profitaient des plus brèves occasions; ils se rencontraient dans le parc du château, dans les allées mystérieuses où jamais l'on ne s'aventurait, et là, seuls, ils s'endormaient leur passion en des mots d'amour qui débordaient de leur cœur.

Mais, bientôt, la prudence les abandonna. Un violent orage avait éclaté, il durait depuis plusieurs jours, et M. de Sommerive ne quittait pas le château, il avait été impossible à sa femme de sortir pour rencontrer Georges. Ce fut pour les deux jeunes gens un martyre d'angoisses : ils voulurent se voir quand même. Mme de Sommerive avait auprès d'elle une vieille servante qui avait été sa nourrice et qui l'entourait d'une affection profonde et dévouée. C'est à elle qu'elle se confia. Elle lui remit une lettre pour Georges. La servante la porta au château de Saint-Hérem.

En recevant ce message, Georges fut comme fou de joie. Mme de Sommerive lui disait qu'elle l'attendrait dans la nuit, vers onze heures, quand tout le monde serait couché au château. Il pourrait venir sans crainte : la vieille servante l'attendrait à l'une des portes et le conduirait.

Eût-il fallu escalader le mur, franchir quelque grille hérissée de pointes de fer, que Georges n'aurait pas hésité! Oh! le revoir, elle, la bien aimée! Plus d'une semaine s'était écoulée depuis leur dernière rencontre, et il lui semblait que des siècles avaient passé, et il avait ressenti les pires souffrances.

III

La nuit était venue, et guidé par la vieille servante, Georges avait été introduit dans le château. Peut-il dire la joie de Mme de Sommerive en le revoyant, l'enlvrement de Georges en la pressant contre lui dans une caresse éréintée? Les mots manqueraient pour raconter cette scène. Maintenant, il fallait se quitter.....

La servante était là, appelant doucement à la porte de la chambre de Mme de Sommerive. Enfin, Georges sortit. Il suivait la vieille femme, comme il l'avait fait pour venir.

Oh! ce départ févreux, dans la nuit profonde, à pas lents pour n'être entendus de personne! Georges, en arrivant, était heureux, et sûr qu'il ne l'était rétoqué. Mais, à un moment, son cœur battait plus fort, son cerveau se troublait comme en la suggestion d'un cauchemar, et il avait comme une crainte d'être suivi, épié. Oh! cette longue marche dans les ténèbres, où l'on trébuche sans souffle, où les tempes bourdonnent, où les mains tâtonnent le long des murs!

La servante marchait la première, dans le long corridor du château; Georges était derrière elle; tous deux, muets, allaient avec mille précautions, faisant des haltes soudaines au moindre craquement du parquet, qui éclatait comme un bruit violent dans ce calme profond.

Tout-à-coup, au fond du corridor, une lueur jaillit. Georges et la servante s'arrêtèrent comme foudroyés sur place. Ils venaient d'apercevoir M. de Sommerive.

Une terreur horrible les glace. Que faire? Tous deux étaient encore dans l'obscurité, mais si M. de Sommerive venait de leur côté, s'il s'approchait, en lampe à la main, ils étaient perdus.

Georges sentit tout à coup un frôlement contre lui. C'était la vieille servante qui pressait. Elle s'était retournée et fuyait. Le jeune homme l'entendit s'en aller, s'effaçant comme une ombre dans le profond ur noire du corridor.

Elle avait eu peur, et, dans l'effroi où l'avait jetée la brusque apparition de M. de Sommerive, oubliant sa maîtresse, oublient la mission qu'elle lui avait confiée, oubliant tout, elle partait, courait, disparaissait, en proie à une épouvante qui l'affolait.

Georges restait seul.

De grosses gouttes de sueur perlaient autour de son front, à deux pas de lui, en arrière, il y avait la chambre d'amour; là, devant lui, à deux pas aussi, était la mort. Il vit M. de Sommerive avancer vers lui.

Le mari avait-il coupé un soupçon? Un avertissement lui avait-il été donné? Ou bien un bruit quelconque l'avait-il éveillé, avait-il attiré son attention?

La lampe dans une main, dressée à la hauteur de la tête, il marchait; dans son autre main, il avait un revolver.

Georges se dit que la minute était venue de prendre une résolution suprême. En cet instant, il eut la douleur de songer à ceux qui souffraient de sa mort, à son frère qui l'aimait par-dessus tout; il se vit disparaissant en pleine jeunesse, en pleine force. Et il éprouva ce brusque serrement de cœur qu'ont les plus braves quand ils se sentent perdus, ce froid qui glace le sang dans les veines. Il était à ce moment où l'on recommande son âme à Dieu, où l'on évoque pour la dernière fois avec de douloureuses effusions ce qu'on a aimé, ce qu'on regrette, ce qu'on laisse en ce monde. Mais en décision avait été vite arrêtée : il devait tout prix, coûte que coûte, sauver Mme de Sommerive. Lui, il était perdu, de toute façon. Mais, après l'avoir tué, M. de Sommerive n'irait-il point chez elle, ne la tuerait-il point?—et ne la frapperait il pas à son tour?

Georges, à cette pensée, eut un frémissement dans tout son être. Mme de Sommerive s'était donnée à lui; pour lui, elle avait sacrifié son honneur. C'était à lui, maintenant, de sacrifier sa vie pour elle.

Ah! comme il regrettait que ce ne fût pas dans une de ces mêlées où l'odeur de la poudre, le tumulte de la fusillade, l'aspect du carnage vous font perdre la tête! Ou bien dans un duel où l'on joue gaîment, brusquement contre celle de l'adversaire. Mais non! il devait mourir dans l'ombre, froidement, — et déshonoré!

Qui, déshonoré,—car il ne fallait pas que M. de Sommerive crût que Georges était l'amant de sa femme. Et, alors, surpris la n'eût dans le château, qui était il donc? Un voleur!

IV

M. de Sommerive venait de rapprocher.

Il allait pousser un cri, faire entendre un appel : Georges s'élança vers lui.

Pâle, il dit;

—Je ne me défendrai pas, monsieur. Je sais bien que je suis perdu: Tuez-moi, si vous voulez.

—Que faites-vous ici? demanda M. de Sommerive.

Il connaissait de vue Georges de Saint-Hérem, l'avait souvent rencontré, avait échangé avec lui des salutes. Il savait que son frère et lui étaient propriétaires d'un château voisin.

Haletant, Georges lui fit une confession épouvantable. Il lui dit qu'il avait joué, qu'il avait perdu sa fortune, qu'il était ruiné. Lamentablement, il fit le tableau de sa prétendue dégradation. Il avait peur à peu descendu tous les échelons de la honte, et, maintenant, il se faisait voleur. Car c'est pour voler que, la nuit, croyant que M. de Sommerive était absent du château, il s'y était introduit.

M. de Sommerive le regardait fixement. On eût dit qu'il hésitait à le croire. Non, ce n'était pas possible! l'homme qu'il avait devant lui ne pouvait être un malfaiteur vulgaire!

Mais, décidé, Georges s'accusait avec une sorte d'énergie farouche. Il y avait maintenant en lui comme une joie de disparaître dans cette aventure où il se sacrifiait si héroïquement. Quelle joie de mourir en victime d'amour, avec le souvenir des baisers reçus, d'être frappé pour sauver celle qu'il aimait!

Cependant, l'idée qu'il pouvait être pas injustement déshonoré lui vint à l'esprit. Si son frère allait croire qu'il était vraiment un criminel! Quelle chose horrible!

Alors, à genoux, il supplia :

—Tuez-moi, fit-il d'une voix sourde, mais puisque je vous donne ma vie, ayez pitié de ceux dont je porte le nom, sur qui mon infamie rejaillirait, et faites le mystère autour de ma mort.

M. de Sommerive demeurait froid. Il commençait à croire que Georges lui disait la vérité. Et, d'ailleurs, il désirait avec tant d'ardeur que ce qu'il avait redouté n'existât point, que sa femme fût innocente! Mais il restait à tenter l'épreuve suprême.

—Eh bien! dit il à Georges de Saint-Hérem en lui tendant son revolver, puisque vous voulez punir votre crime, appliquez vous même le châtiment; faites justice!

Sans dire un mot, Georges saisit l'arme, se l'appliqua contre la poitrine, pressa la détente et tomba.

V

L'ange de Saint Hérem fut appelé aussitôt par un domestique. Il accourut. Georges respirait encore, et pendant que son frère le tenait entre ses bras, dans un râle, il put lui dire pourquoi il mourait.

—Il le fallait, vois-tu! fit-il.

Et il expira.

Au bruit de la détonation, Mme de Sommerive était sortie de sa chambre. En proie à une sorte de vertige, elle ne comprenait pas ce qui se passait. Mais quand le frère de Georges fut là, quand M. de Sommerive expliqua à voix basse que le jeune homme était venu pour voler, qu'il l'avait surpris et que, perdu, Georges s'était suicidé, elle voulut crier : "Non! non! ce n'est pas la vérité; non, Georges n'est pas un voleur!" Soudain, M. de Saint-Hérem lui fit signe de se taire : elle demeura muette.

Le cadavre du jeune homme fut emporté par des domestiques. C'était une scène tragique. Rien de terrible comme cette promenade funèbre dans la nuit..

M. de Saint-Hérem se pencha alors vers Mme de Sommerive et, rapidement, lui dit :

—Il faut que la mort de mon frère ne soit pas inutile. C'est pour vous sauver qu'il s'est déshonoré, qu'il est mort, et il m'a fait jurer de ne pas trahir votre secret. Vous êtes sauvée : c'est ce qu'il voulait. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à pleurer.

Mme de Sommerive rentra dans sa chambre, s'agenouilla devant son lit et éclata en sanglots.

JEAN DE ROUVROY.

LES VIEUX, LES JEUNES, Les Riches, les Pauvres, Tous se Chaussent au Eagle Shoe Store, Coin Royale et Ursulines. POURQUOI? 28 mai—1f

Réduction de Prix. Maison Chas. Trouilly, 132 Canal

Corsets et Fritures	$0 25
Blanching	25
Coiffure	75
Chemises	75
Liquéfaction, gras ou détaché de vêtements de corps, imperméables, en bon ordre et propriétés	75

21 mai—3 dim

PAR DANS LE Compact, (Coalition des Compagnies d'Assurances.) Compagnie d'Assurances de Louisiane, No 631 rue Magazine, près de l'avenue Jackson. 26 mai—1m PP

GONZALES & LAUDUMIEY Entrepreneurs de pompes funèbres CHEMIN DU BAYOU 170. Près Romparte. Téléphone 479. La maison exécutera avec soins et célérité tous les travaux de son ressort qui lui sont confiés : embaumement, enterrements, etc. Elle fournit à bref délai des voitures pour visites, promenades, noces, mariages, etc., etc., ainsi que des bals pour piques-niques. A toute heure, jour ou nuit, on peut par téléphone immédiatement des commandes. Les prix de l'établissement sont d'une modicité extrême. 21 fév 93—1an

MESSE FUNÈBRE. Une messe funèbre sera dite lundi, 29 mai à 9 heures du matin, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de Mme Vve HONORÉ PORTIER. De la part de la famille, 27 mai—2f

SERVICE FUNÈBRE. Un service funèbre sera célébré à la Cathédrale St Louis, mercredi, 31 mai à 8 heures A. M., pour le repos de l'âme de feu JEAN MAILHO. Les amis et connaissances des familles Mailho et Brunet sont respectueusement priés d'y assister. De la part de sa veuve et de ses enfants. 26 mai—1f

MESSE DE REQUIEM.—Une messe de requiem sera célébrée samedi, 3 juin, à l'église St-Augustin rue Bayou et St-Claude, à 8 heures du matin, pour le repos de l'âme de Veu J. F. PERRE. Les parents et amis ainsi que ceux de ses enfants, Mme J. Dennard, Marie E. et John P. Pérée sont invités à y assister. 26 mai—1f

UNION VÉTÉRANS Jour Commémoratif (MEMORIAL DAY.) Dimanche, 28 Mai. 1893, au Cimetière National de Chalmette. Orateurs du Jour—JUGE FREDERIC SPEED, CHAPLAIN VAN B. K HILLIARD. Le steamer Thos. Parkins partira du pied de la rue du Canal à 1 h. 30 et 3 h. 30 P. M. Billets, 50 cents. Bons pour un voyage seulement aller et retour. A vendre sur le bateau et par les membres des U. V. Les cercueils du jour seront apportés à l'arrivée du bateau de 3 h. 30. Nous voyons nos défunts en faire sur le bateau. Comité Exécutif : CHAS. K LINCOLN, Président et Rédacteur-Chairman. JOHN BOUTE, Chairman. A. Leblanc, C. F. Frick. A. W. Gilmore, F. H. Whitaker. A. S. Graham, J. A. Sampsell. J. H. Wright, C. W. Gaude. Comité de Réception : C. M. KILLBORN, Chairman. Geo. Deshiddes, W. Meeks. Thos. Stone, Asque McCormick. W. Levy, E. Lochie. E. Ward Gilmore, Jacob Sutter. Chas. A. Theil, L. S. Whitney. A. J. Young, E. D. Vitter. F. W. Ott, Thos. Dunn. James Brown, C. F. Gould. W. S. Kennedy. 26 mai—1f

L'EXPOSITION. Journal hebdomadaire en français, espagnol et italien, créé spécialement pour le "World's Columbian Exposition. Rédacteur en chef : F. BOURT. Prix de l'abonnement 3 mois $1 50 ; 6 mois 1 00. Nous avons ouvert à nos bureaux un office de renseignements, à l'intention des Français, et de toutes personnes en visite à l'Exposition : nous indiquons des hôtels depuis $1 00 par jour et au dessus. A nos clients qui préfèrent faire ad ce sur leur correspondance à des hôtels, dans lequel ils auront droit un rabais de QUATRE CENTS POUR CENT. Nous tenons à la disposition de nos clients tous les renseignements dont ils pourront avoir besoin sur Chicago et l'Exposition. Prix d'abonnement pour toute la durée de l'Exposition : Pour les personnes abonnées à notre journal, en supplément $1 00. Pour toute autre personne 2 00. Adresser mandat-poste d'argent à Monsieur H. L. GRONIMUS trésorier. L'administrateur, F. DUBOIS. 18 mai—

Société des Laitiers. La société célébrera le quatrième anniversaire de sa fondation DIMANCHE, le 28 mai, par une promenade et un pique-nique. Les membres sont requis d'y assister avec leur badge. Ils devront tous se réunir à leur salle, à 4 heures 30 précises. L'itinéraire de la route. De la salle Payras Bourbon, Julie, Camp Chartres, St Louis, Bienvenue, et de là à l'Hôtel Pelican. Par l'ordre de P. PUISSÉQUE, Président. F. CASAUT, Secrétaire. 27 m 1—2f

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans. Messieurs les Sociétaires sont prévenus que l'Assemblée Générale Trimestrielle Régulière aura lieu DIMANCHE, 28 Mai, à 5 heures P. M., à l'Aile de la Société. Par ordre du Président. 26 mai—2f A. LE FRANÇOIS, Secrétaire.

Vaccination. Mme Cometzer, sage femme, successeur de Mme Verger prévient sa clientèle qu'elle vaccinera les mardis et vendredis à midi précis, au No 188 de la rue Royale. 7 mai—1 m dim lend

Mme Godin-M. Robes et Confections —44 RUE BOURBON.— Mme GODIN profite du changement de saison pour rappeler aux Dames qu'elle continue à se satisfaire de visites et de réceptions de la dernière élégance parisienne à $20 et jusqu'à $7. Mme GODIN est à même de livrer des robes en 48 heures très bien faites et entièrement de ses soins les plus consciencieux. Spécialité de Costumes, Gowns Tailleur, et de Voyages. 30 avril—1 m—Dim

Dr CHARLES LANAUX, DENTISTE, No 196 rue Canal, près Romparte. Etant de retour dans cette ville, offre à ses clientèle et au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans ses prix, sans concurrence. Ce qui met son travail à la portée de tous : Aurification à $2 00; amalgame $1 00; ciment 50c.; jeu de dents complet (en dentier) $10 00; une dent en plus sur plaque, de $4 00 à $4 00; couronne en or massif à $10 00; extraction de dents avec l'usage de la cocaine, 50c. N'employant pas d'assist